

Les écologistes ont-ils vocation à faire de la politique ?

PAR GUY AZNAR *

Le paysage social dans la plupart des pays occidentaux est marqué par l'irruption de l'écologie qui en occupant un espace imaginaire vide est en passe de devenir le seul mode accessible de participation à la vie sociale.

Le combat écologique a toutes les chances de devenir la nouvelle croisade dont le Graâl imaginaire sera la sauvegarde de la planète. Il y a lieu de s'en réjouir. D'une part parce que c'est vrai qu'il existe un véritable problème de survie de l'espèce.

D'autre part parce que pour la première fois nous sommes en face d'une croisade qui ne dresse pas les hommes entre eux, qui est forcément trans-nationale et qui conduit nécessairement (je dirais presque égoïstement) à la solidarité.

La croisade planétaire peut être une chance incroyable pour l'humanité, une occasion unique de créativité collective.

D'où l'intérêt de définir au plus tôt les éléments pervers du débat qui risquent de nous faire partir sur de fausses pistes et de transformer en guerres des sectes ou en combines électorales de sous-préfectures ce qui constitue au fond la tentative de redéfinition de la relation de l'homme aux autres et de l'homme au monde.

LES ENVIRONNEMENTALISTES N'ONT AUCUNE VOCATION À FAIRE DE LA POLITIQUE

Faire de la politique, cela signifie "dire le droit". On ne peut pas jouer au foot sans règles de jeu, on ne peut pas vivre

ensemble sans droit. Si les hommes ont une différence avec les espèces animales, c'est que leurs relations ne s'établissent pas uniquement en fonction du système d'équilibre prédateur/prédaté, qu'elles ne fonctionnent pas uniquement suivant la non-loi de la jungle où les plus forts, les plus sains, les plus "battants" mangent les malades, les faibles, les désarmés, mais parce qu'ils protègent la spécificité de chaque individu par une armure symbolique : le droit.

L'homme est un être de droit, la société des hommes, quand elle n'est ni sauvagerie ni dictature, est une société de droit. Si les écologistes veulent faire de la politique, ils doivent apprendre à "dire le droit". Et forcément à se poser la question de savoir sur quel critère éthique, à partir de quel système de valeur. En réalité, il y a plusieurs sens au mot "écologie". Si les écologistes ont généralement choisi la couleur verte ce n'est pas hasardeux. Demandez à l'homme de la rue de quoi s'occupent les écologistes, il vous répondra : de la Nature, de l'environnement naturel.

Le premier sens du mot "écologie" désigne d'ailleurs une démarche scientifique qui s'occupe des animaux, non des hommes. Dans les années 70, s'est opérée une prise de conscience des dégradations considérables du milieu naturel causé par un développement de la société industrielle "sauvage" (au sens de sans foi ni loi) et qui affectait la nourriture, les ressources, la santé et le psychisme des êtres humains. Les hommes ont considéré que leur environnement naturel, ou pour prendre une analogie, leur "niche écologique", était perturbé gravement au point de les menacer. Ils ont réagi contre l'agresseur, alerté l'opinion par des discours apocalyptiques et organisé des manifs dans les rues.

Il était logique que cette démarche fondée sur un vrai problème mobilise les foules et les conduise à constituer un



groupe de pression, un lobby puissant qui oblige les politiques, les chefs d'entreprises, les pouvoirs publics à tenir compte de leurs revendications.

On peut considérer qu'ils ont globalement réussi dans à peu près tous les pays. L'alerte écologique touche tous les citoyens, donc les électeurs, les clients, les médias. Les thèmes écologiques s'intègrent (ou sont récupérés, au choix) à la politique des entreprises et des nations.

Mais il existe une différence de fond entre la stratégie d'un mouvement associatif qui cherche à se faire entendre et celle d'un parti politique. Le débat change complètement de sens lorsque les mouvements "verts" se transforment en partis politiques et prétendent accéder au pouvoir de "dire le droit" sur tout. On ne voit pas très bien en quoi un ancrage conceptuel dans la Nature pourrait générer ipso facto une notion de Culture ; on ne voit pas comment l'idée de Nature permettrait de légiférer sur la procédure pénale ou sur l'assiette de la C. S. G. Tout citoyen peut avoir un avis sur ces sujets mais ce n'est pas dans la Nature qu'il en trouve le fondement.

A contrario, le fait de donner à des élus purement environnementalistes un certain pouvoir politique pourrait constituer un grave danger. N'ayant pas d'assise philosophique, ne parlant pas de la société des hommes au nom d'un système de valeurs pourrait les conduire

* Sociologue, Président des "Amis de la Terre"

(éventuellement sans le vouloir) à n'importe quel fascisme comme à n'importe quel angélisme. Il n'est pas étonnant que l'on trouve des "verts" de tous les horizons politiques : des verts d'extrême droite, des verts gauchistes, des verts marginaux et asociaux. Le fait d'être "vert" ne fournit pas les outillages intellectuels pour faire de la politique.

Les dirigeants écologistes le reconnaissent d'ailleurs eux-même : "Aux alentours de 5% des voix, nos lacunes pouvaient passer inaperçues. Aujourd'hui il faut avoir réponse à tout" (Le Monde 10.6.91). Remarques auxquelles font écho les journalistes : "Manifestement, les Verts éprouvent les plus grandes difficultés à participer sereinement au débat national dès lors qu'il s'agit d'autres domaines que l'environnement" (Libération 10.6.91).

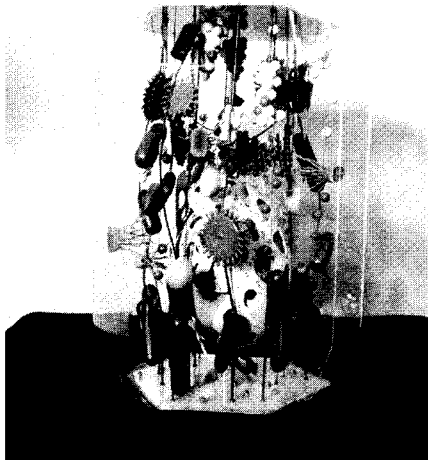
En fait, dans la réalité, les partis politiques écologistes sont tous sortis d'un strict discours naturaliste. Ils se sont efforcés d'élargir leur pensée à d'autres thèmes et de prendre position sur la société au sens large. Le problème est qu'ils l'ont fait sans marquer la rupture, ils l'ont fait sans signifier le changement fondamental de leur vocation, sans préciser les nouvelles bases philosophiques, éthiques, conceptuelles qui leur permettrait de "parler de tout", ils l'ont fait sans "annoncer la couleur".

LES ÉCOLOGISTES "SYSTÉMIQUES"

Il faudrait pour bien faire, utiliser une autre couleur pour désigner une autre démarche écologiste qui précisément ne se réfère pas spécifiquement à la Nature mais à une appréhension globale des systèmes vivants.

Le fait que l'on utilise encore le mot "écologiste" n'est pas du tout évident et s'explique par une superposition entre écosystème naturel et "pensée systémique".

La pensée systémique est une démarche mentale née il y a une vingtaine d'années. Elle consiste à affirmer que devant la complexité des phénomènes physiques et sociaux qui se révèlent chaque jour, "on ne peut plus penser le monde en



petits morceaux comme Descartes nous l'a appris".

La systémique explique que "tout se tient" : "La complexité des organisations, des systèmes et des réseaux dans lesquels nous vivons oblige à considérer que tout est interdépendant et les mêmes causes ne produisent plus les mêmes effets... Une action ponctuelle engendre des effets pervers ; une modification intime, des amplifications inattendues..." De ce point de vue systémique, le grand système planète doit être considéré comme un enchevêtrement d'une multitude de sphères, la sphère économie, la sphère sociale, la sphère biologique, informationnelle, technologique, etc... toutes inter-reliées et toutes inter-dépendantes.

Les écologistes n'ont eu aucun mal à intégrer dans leur pensée la démarche systémique : elle est proche de l'étude des éco-systèmes naturels. Et puis il s'est opéré facilement un dérapage de vocabulaire entre "éco-système naturel" et "pensée systémique globale"

AU DELÀ DE LA GESTION, QUELLES VALEURS ?

Le fait de considérer globalement l'ensemble des sphères de la planète autorise-t-il à faire de la politique ? En partie oui, s'il s'agit de bonne gestion ; en partie non si l'on vise à fonder la politique sur des valeurs.

Il est clair que la perspective systémique globale constitue un progrès substantiel par rapport aux approches antérieures. Elle conduit à organiser un meilleur équilibre entre toutes les sphères. Par exemple à inventer une économie respectueuse de la planète telle que la décrit le rapport Brundland. Par exemple à légiférer pour protéger l'environnement en sauvegardant des morceaux de planète comme l'Antarctique, des éléments naturels comme l'ozone, des ressources non renouvelables, en obligeant les entreprises à polluer moins, les citoyens à respecter plus.

Cette saine gestion de "père de famille" est un objectif ambitieux et si nous

pouvions l'atteindre il y aurait de quoi, déjà, être satisfait.

Mission accomplie, pourrions-nous dire puisque cet objectif gestionnaire désigne bien le territoire mais aussi les limites de la pensée systémique, cette descendante directe de la cybernétique et de la biologie.

La cybernétique (en grec gouvernail) se définit, en effet, comme la science qui étudie les phénomènes de régulation au sein des machines. La biologie y ajoute le concept d'homéostasie (du grec homeos, le même, et statie, rester).

Dans tous les cas, il s'agit avant tout de maintenir en équilibre un "système" c'est à dire un ensemble d'éléments en interaction dynamique, organisés en vue d'une *finalité*. Mais attention, le mot "finalité" est pris ici au sens cybernétique : la finalité c'est "le maintien de la structure".

La vocation d'un système c'est donc de survivre, rien de moins rien de plus.

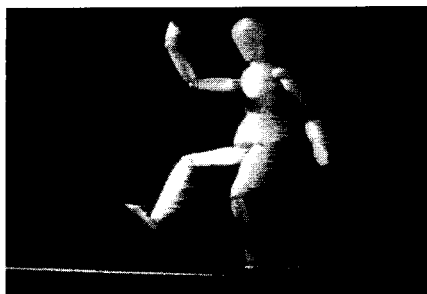
La philosophie systémique débouche bien sur une saine gestion, rien de moins rien de plus. C'est très bien mais selon nous c'est insuffisant. L'écosystème globale est une cartographie descriptive, un outil de connaissance et un précis de mécanique. Cela ne suffit pas à fonder un sens, à proposer un système de valeur. Il se trouve que la politique, précisément c'est aller au delà de la gestion.

UNE NOUVELLE DIALECTIQUE

Pour pouvoir valablement entrer en politique il s'agit de décrire un imaginaire social, d'exposer un désir, de fonder une autre "dialectique" qui ne sera pas celle des systèmes entre eux mais qui sera la mécanique éthique fondamentale, celle qui décrit la relation entre l'homme et le monde.

Ce qui caractérise notre époque, c'est qu'elle fonctionne sans point de repère, c'est à dire sans valeurs-pilotes, livrée à la tyrannie hasardeuse des outils que sont l'économie et la technique. Il ne s'agit pas de nier les contraintes de la réalité économique ou de faire le héraon sur les merveilles technologiques. Il s'agit simplement de les mettre à leur place, celle d'outils que l'on maîtrise non de maîtres qui commandent et nous entraînent dans leurs errements aléatoires. Il s'agit de les soumettre à notre bon vouloir c'est à dire à nos valeurs. Lesquelles ?

Nous devons faire face à une alternative entre deux systèmes de valeurs : l'un des pôles consistant à réduire notre égo pour nous adapter au monde, l'autre à





demander au monde de respecter notre égo.

Si ce problème est éternel, il prend aujourd'hui une tonalité nouvelle.

Le fait que la planète soit en danger, c'est-à-dire le socle même de notre existence physique implique des mesures d'urgence, entraînant de force un changement de nos habitudes et de nos modes de vie. Le fait que la moitié des hommes de la planète meurent de faim tandis que l'autre est anxieuse de trop grossir oblige de gré ou de force à redistribuer les cartes.

Qu'il s'agisse d'impératifs technoscientifiques ou d'impératifs moraux nous sommes obligés de reconsidérer notre tour d'ivoire de nantis. Une famille de valeurs nous amène donc à nous plier aux contraintes de la planète.

Mais il faut voir que cet impératif de solidarité physique et humaine a ses limites et ses dangers.

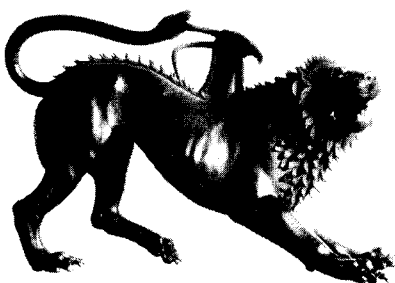
Parce que tout cela est planétaire, gigantesque, complexe, il existe le risque de voir s'organiser une super gestion centralisée du système homme-terre où un genre de big-brother généreux, bienveillant, animé des meilleures intentions mais big-brother tout de même, nous embrigade dans un genre de Meilleur des Mondes, béni par la déesse Gaïa, où notre minuscule identité d'être pensant serait vite dissoute dans un grand bouillon humani-terre. A l'autre extrême de la balance dialectique se trouve en effet l'individu, à qui on peut reprocher souvent son égoïsme mais qui nous est par ailleurs rare précieux. Ce dont nous parlons, c'est de l'homme, cette machine à rêver, à imaginer, à transgresser, à créer, à rire, à s'émouvoir, et parfois à aimer, sans rimes ni raisons.

Comment permettre le balancement dialectique entre le moment où je m'abandonne au monde et celui où je

veux qu'il s'abandonne à moi ? Faut-il créer une société bipolaire, comportant deux espaces, l'un de participation, l'autre de repli ; l'un d'immersion dans l'économique, l'autre de contre-productivité ; l'un de soumission à l'ordre planétaire, l'autre de retrouvaille avec les vertus sublimes de l'Anarchie ?

Ou bien faut-il entre l'homme et le monde laisser s'établir une zone floue, un espace intermédiaire, un terrain vague, comme ces lagunes, ni eau ni terre, où est née la vie ?

Telles sont les vraies questions que nous voudrions voir posées. Nous sommes partis un peu loin des problèmes d'environnement et des programmes écolos. Nous sommes partis en quête d'un nouveau contrat Homme/Monde, qui nous permettrait de parler enfin politique.



prix au numéro : 100 F
abonnements (4 numéros par an) :
340 F

rédaction et abonnements :
Ana de Staal
165, rue d'Alésia 75014 Paris
tél. : (1) 45 45 36 00
fax : (1) 45 45 43 97
sommaire des numéros parus
sur demande

distribution en librairie : DISTIQUE

CHIMERES

REVUE TRIMESTRIELLE DIRIGÉE PAR GILLES DELEUZE ET FÉLIX GUATTARI

a déjà publié :

Paul Virilio, Edgar Morin, Roger Gentis, Cornélius Castoriadis, René Schérer, Gilles Deleuze, Félix Guattari, Jean-Claude Polack, Raymond Bellour, Manoel de Oliveira, Radmila Zygouris, François Tosquelles, Pierre Lévy, Lucien Bonnafé, Daniel Percheron, Ilan Halevi, Isabelle Stengers, Claudie Cachard, Michel Balat, Marc Ferro, Antonella Salomoni, Danielle Sivadon, Véronique Nahoum-Grappe, Yves Buin, Otelo Saraiva de Carvalho, Marie Depussé, Richard Pottier, Paul Brétécher, Sélim Nassib, Michel Foucault, Louis Marin, Oreste Scalzone, Jean Oury...